



Pour citer cet article :

**Riehl (Dominique), « Psychologie de l'adolescente à sa sortie de l'institution publique d'éducation surveillée », *Sauvegarde de l'enfance*, n°3/4, 1950, pp. 170.**



**Enfants en justice**

**XIX-XX<sup>ème</sup> siècles**

# PSYCHOLOGIE DE L'ADOLESCENTE A SA SORTIE DE L'INSTITUTION PUBLIQUE D'EDUCATION SURVEILLÉE

par Mlle RIEHL,

Directrice de l'I.P.E.S. de Brécourt (S.-et-O.).

Quand on est très attaché à un problème, on évite difficilement le parti pris et la subjectivité... Ayant eu l'occasion de travailler dans le secteur privé autant que dans des organismes d'Etat, en consultation ouverte avec cure libre comme en internat, j'espère pouvoir me dégager suffisamment de mes fonctions de directrice d'I.P.E.S. et traiter le sujet avec un minimum de recul et d'objectivité.

Je ne crois pas utile de réfuter ici les critiques, trop connues, de l'éducation en internat.

Les mineures nous sont confiées,  
soit parce que les services compétents estiment qu'une *désintoxication radicale* et une rééducation complète s'imposent,  
soit *après échec* de la cure libre.

C'est là une situation *de fait* qui rend vaine et oiseuse toute discussion de principe.

Qu'est-ce que « les lendemains de la rééducation en internat » sinon le reclassement social *définitif* des mineures ?

Aucun thème d'études ne pourrait nous être plus cher, car c'est le but même de nos institutions.

*Esquisser un portrait psychologique « passe-partout » de la fille quittant l'internat serait un non-sens ; chaque fille est ce qu'elle a été au moment du conflit aigu avec la société plus ce que lui a apporté l'internat, ses tendances d'abord ayant été canalisées, sublimées, modelées, voire transformées par une certaine rééducation dans un internat donné (car ambiance générale et méthodes sont obligatoirement particulières à chaque internat).*

Pendant quelques minutes je vais vous sembler hors du sujet, mais il n'en est rien (à mon avis !).

Faire au moment de la libération une espèce de « coupe » à l'état *actuel* (par examen ou par interrogatoire) ne donne pas d'éléments valables.

Nous ne pouvons prétendre à la connaissance et surtout à la *compréhension* d'une personnalité qu'en suivant son *évolution* et en considérant les *facteurs déterminants* de ladite évolution.

Force m'est donc de faire une rapide rétrospection.

Voyons l'état psychologique de la fille arrivant à l'I.P.E.S. : il est la résultante de la personnalité du sujet et des causes mêmes de la délinquance. On trouve beaucoup de causes à la délinquance (biologiques, physiologiques, psychologiques, sociologiques et je ne les nie pas pour l'avoir constaté) ; mais en attendant une thérapeutique efficace, je crois pouvoir affirmer :

1° que dans 90 % des cas la délinquance féminine est due à la *carence éducative* de la famille ou de ses suppléants ;

à l'immoralité de l'un ou des deux époux, au mauvais exemple donné par les parents ou à leur faiblesse plus qu'aux anomalies de structure de la famille ;

à la paresse et à l'incompétence ménagère de la mère, à l'absence d'un enseignement moral et religieux sérieux, à la négligence de la formation du caractère, *plus* qu'à la pauvreté.

2° que dans 95 % des cas la personnalité de la fille délinquante se caractérise :

ou par la tendance à la paresse et à la vie facile, — le penchant à la débauche, par goût ou comme moyen, — l'ignorance des valeurs (*plus que par le refus* d'une loi morale), — l'angoisse créée par l'insécurité, le désordre, le laisser-aller de la vie menée, — *la faiblesse de la personnalité* (manque de volonté et de *self control*, grande suggestibilité), *plus* que par une attitude antisociale ;

ou par une profonde ignorance (tant intellectuelle que pratique) camouflée souvent sous un « personnage » que l'on copie, une structure primitive, — un égocentrisme prononcé, plus que par des complexes.

La délinquante ne *reprendra une place normale dans la société* que si, pour sa rééducation, on a tenu compte des facteurs sociaux et personnels ci-dessus énoncés.

En conséquence, voici quelles sont nos « méthodes » de rééducation. Je m'excuse de ce qui semble une digression (ou une « réclame » pour l'internat !), mais il s'agit des facteurs déterminants de l'évolution de nos élèves.

Nous tenons à ce que la *psychothérapie résolutive* ne soit pas individuelle et consciente, mais se fasse naturellement, spontanément, par la création d'une *ambiance générale*, saine, heureuse, gaie, éminemment favorable à l'abandon des attitudes et à l'épanouissement de la personnalité *vraie*. Nos élèves jouissent de cette ambiance dès leur arrivée et ne sont pas soumises à un régime d'« épreuve ».

Notre *psychothérapie constructive* est basée essentiellement sur l'éducation par l'exemple,

D'où recrutement d'un personnel hautement qualifié (aptitudes générales et spéciales, équilibre des tendances), et sévèrement trié (intégrité de la vie privée, haute valeur morale et spirituelle).

Je suis certaine que si nos éducatrices cessaient d'être une élite recrutée et sélectionnée d'après des critères particuliers, la rééducation ne serait plus qu'un leurre.

Pour les élèves qui le désirent, nous complétons la formation morale empirique (par identification au modèle et *pratique quotidienne*), par un enseignement religieux facultatif confié à un aumônier informé de la psychologie des filles délinquantes.

Le goût et le désir d'un foyer normal ne pourraient certainement pas être éveillés, une formation familiale et ménagère *authentique* assurée, dans un internat genre école (ou clinique !...)

Pour cette raison nos jeunes filles sont *réellement* groupées en équipe autour d'une éducatrice ; elles vivent dans des locaux autonomes à l'échelle et sur le modèle d'une famille nombreuse ; elles se sentent « chez elles » pendant tous les moments qu'elles ne passent pas au travail ou aux clubs de loisirs.

La formation professionnelle méthodique (donnée en fonction des aptitudes des élèves et du marché du travail) *déborde* l'enseignement technique scolaire et habitue les apprenties à l'esprit et au rendement d'un atelier normal. Les trois sections (commerciale, industrielle, agricole) comportent une gamme suffisante de métiers pour permettre la satisfaction de tous les goûts et, si possible, le reclassement dans le milieu d'origine.

L'enseignement général est adapté non seulement au niveau scolaire et à l'âge mental, mais aussi et surtout au degré d'évolution de la personnalité.

L'utilisation inintelligente de loisirs trop fréquents étant une des causes de la délinquance juvénile, ce problème nous préoccupe tout particulièrement. Les élèves ont le choix entre diverses acti-

vités de *qualité* (clubs inter-équipes à objet artistique ou sportif) ; en peu de temps, elles sont conquises par des intérêts nouveaux, supérieurs aux plaisirs factices et passifs qui étaient leurs seules distractions.

L'éducation physique est obligatoire non seulement en vue d'une rééducation motrice, mais aussi pour stimuler les apathies, calmer les agitées, équilibrer les impulsives.

L'expérience nous prouve qu'en alternant sagement les activités ménagères, scolaires, sportives, professionnelles, artistiques nous arrivons facilement à exiger de nos élèves douze heures d'application et d'efforts soutenus par jour. A ce régime, elles sont d'une part suffisamment fatiguées physiquement le soir, d'autre part, assez préoccupées par divers sujets d'intérêt ou objets d'ambition pour qu'il n'y ait plus à craindre mœurs spéciales, mutineries et autres plaies des anciennes maisons de « préservation » et de « redressement ».

L'*habitude* de l'effort et de la maîtrise de soi, la joie de réussir et de répondre à des exigences normales sérieuses conduisent ainsi à la stabilité, à un amour-propre légitime, à l'adoption sincère d'un nouveau genre de vie, voire d'un idéal supérieur.

L'apprentissage de la liberté se fait méthodiquement et progressivement (essais de *self government*, sorties, permissions, stages, placement, libération d'épreuve).

J'ajoute que nous luttons farouchement contre certaines erreurs pédagogiques graves telles que :

la négligence, l'inexactitude, le laisser-aller, le désordre, atmosphère qui créerait l'ennui et renforcerait l'angoisse des mineures, et sous prétexte de liberté laissée aux enfants : la trop grande indulgence frisant la faiblesse, la démagogie, le désir de plaire aux mineures, attitudes antiéducatives *méprisées* par les délinquantes.

Malgré l'avis de certains théoriciens, nous appliquons un système de sanctions (sanctions bien entendu positives dans toute la mesure du possible). La vie est faite d'actes et de *conséquences de ces actes* ! L'ignorer, c'est créer un milieu factice !

Je note à ce propos une constatation qui peut paraître surprenante : nos *vraies* délinquantes (dans le sens juridique du terme) sont en général bien plus éducatibles que les autres (filles difficiles de l'Assistance publique, correction paternelle, vagabondage).

Chez la mineure de la première catégorie, nous nous trouvons en présence d'une prise de conscience de *sa faute* et de *sa faiblesse* qui peut être un véritable tremplin.

Les secondes, par contre, spéculent (dans le sens péjoratif du terme) sur des notions de maladie, d'irresponsabilité, de frustration et se complaisent dans leur rôle de victime !

Une fille difficile et inadaptée n'accepte le principe de sa rééducation que si elle a un certain sentiment de culpabilité ; elle ne collabore pleinement à sa réévolution que si elle assume la responsabilité de ses actes.

On pourrait s'attendre à ce que, après trois ans de rééducation par les mêmes méthodes, dans le même cadre, dans la même atmosphère, les filles sortant d'un *même* internat, en l'occurrence Brécourt, se ressemblent dans une certaine mesure. Il n'en est rien (heureusement).

On a essayé de développer au maximum les possibilités de chacune, mais il y a d'une part des « plafonds » individuels qui ne peuvent être rehaussés que de peu et chaque personnalité garde son originalité.

Il n'y a en réalité que des cas d'espèce, mais je vais essayer de décrire quelques « types » fréquents et de souligner certains traits *généraux* significatifs.

J'écarte les débiles mentales *perverses* pour lesquelles nous ne pouvons malheureusement rien (elles ne relèvent d'ailleurs pas d'une institution professionnelle).

J'écarte celles qui se sont soustraites à la rééducation.

Les débiles mentales à affectivité normale et les primitives, tout en gardant leur pauvreté constitutionnelle, ont acquis quelques bonnes habitudes tant au point de vue comportement qu'au point de vue travail ; elles se savent manœuvres spécialisées capables de gagner honnêtement leur vie. N'ayant pas une conscience très nette des problèmes, elles sont très optimistes ; un petit pécule, un trousseau suffisant, une bonne place chez des patrons gentils font leur bonheur, un avenir *plus lointain* ne les préoccupe guère. Exception faite de celles qui se sont profondément attachées à la maison et souffrent de perdre ce cadre solide et affectueux, les arriérées repartent allégrement dans la vie, fières d'être devenues quelqu'un de présentable.

Celles dont les instincts primitifs sont plus forts que les principes moraux et la notion de dignité personnelle acquis en cours de rééducation, leur reclassement est presque entièrement fonction de leur nouveau cadre de vie.

Tout autre est la psychologie de la mineure à développement à

peu près normal, mais dysharmonique. Un des « types », inquiétant, est celui de la fille intelligente, active, ayant pleinement réussi sur le plan scolaire et professionnel, mais dont l'évolution morale a atteint un plafond infranchissable. Ce sont des sujets égocentriques, avides, ne recherchant que leur intérêt propre, rêvant d'une vie de luxe et de plaisirs ; elles ont hâte de tenter leur chance... *Si elles y arrivent par des moyens honnêtes, elles sont sauvées*, si elles se trouvent insatisfaites dans un milieu dépravé (dont le mauvais exemple les justifie à leurs propres yeux !) elles retombent facilement dans l'illégalité.

Pour celles-ci, plus encore que pour toutes autres, il faut avoir soin de choisir un métier *intéressant, bien coté et bien rémunéré* qui leur donne tout de suite un certain standing de vie.

Le type dysharmonique inverse — si l'on peut dire — est particulièrement sympathique et mérite une sollicitude toute maternelle. Il s'agit de filles ayant retrouvé un étonnant état de pureté, de loyauté, de générosité, de filles ayant atteint un niveau moral supérieur. Mais, malgré leurs efforts, elles sont restées médiocres sur le plan scolaire ou professionnel, elles savent qu'elles ont atteint les limites de leurs aptitudes et en souffrent ; elles ont peur d'être évincées par des ouvrières ou des employées plus qualifiées et conservent une certaine angoisse. Pour celles-ci, il s'agit de trouver des situations faisant appel *avant tout* à des qualités morales et n'exigeant que des aptitudes intellectuelles très moyennes.

Un certain type de fille apathique arrive à un niveau suffisant dans tous les domaines tout en nous donnant des soucis quant à son reclassement. C'est l'élève qui a fourni des efforts exceptionnels parce que *stimulée par le groupe* et qui dans son for intérieur se sait faible, lâche, attirée par les solutions de facilité.

Cette fille a *peur*, peur de la vie, peur de la solitude, peur d'elle-même ; elle ne *veut* pas sombrer, mais se sent infiniment suggestible... elle nous *supplie* de lui permettre de se *lier* à quelqu'un de sûr *avant* d'être libérée (fiançailles, mariage par exemple).

Pour nous convaincre, certaines ont une argumentation des plus intéressantes et des plus logiques. On ne peut qu'accéder à leur désir et leur fournir un appui solide avant toute libération.

J'arrive enfin à nos élèves que nous estimons rééduquées. Trois ans de désintoxication, de vie saine, sportive, bien remplie, leur ont fait oublier le passé, les plaisirs vulgaires, la débauche, les conflits... Elles ont appris à connaître une nouvelle échelle des valeurs qu'elles admirent et acceptent. Un travail acharné les a

conduites à des succès scolaires et professionnels : plus de sentiment d'infériorité dû à l'ignorance et à l'incapacité, elles ont enfin « réussi » quelque chose dans leur vie et cette réussite est leur œuvre ! On ne peut s'imaginer à quel degré d'épanouissement et de sûreté de soi peuvent parvenir les filles les plus anxieuses à l'arrivée.

Ces mineures ont le sentiment d'avoir racheté leur faute, elles ont conscience de leur nouvelle valeur et sont prêtes à apporter maintenant un concours positif et efficace à la société.

Pour celles-ci *la forme* du reclassement définitif importe peu, elles se sentent *fortes et indépendantes*. Si leur milieu familial est conflictuel ou criminogène, elles refusent d'y retourner ; elles sont prêtes à affronter la solitude et les difficultés (j'en connais deux qui fuient des parents indignes, mais remplissent cependant leur devoir filial en cédant une partie de leur salaire ! Une autre, seule dans une grande ville, passe une partie de ses loisirs à s'occuper d'infirmes, etc.).

Ce qui prouve le mieux leur degré d'évolution, c'est qu'elles ne cherchent nullement à cacher qu'elles ont passé par Brécourt ; quoique munies de diplômes officiels ne révélant pas le nom de l'école, elles tiennent *presque* toutes à mettre leurs employeurs ou.. leur fiancé en rapport avec nous. Quelques-unes sont d'une loyauté rare.

Loin de moi l'idée de faire du paradoxe, mais la vérité m'oblige à dire que pour ces filles ce que je crains c'est le mauvais exemple des personnes qu'elles sont en droit d'imaginer intègres de par leur rang, leurs fonctions ou leur spiritualité...

Elles sont arrivées éçœurées, blasées, pessimistes ; on leur a redonné confiance en autrui et en elles-mêmes, elles repartent pleines d'espoir et de courage. Evitons-leur des déceptions trop cruelles, intégrons-les dans des milieux offrant un maximum de garanties et cela non seulement au point de vue du travail et du logement, mais aussi au point de vue des *loisirs*, des *fréquentations*, des *amitiés*.

Pour conclure, je dirai que, jusqu'à présent, n'ayant pas un grand nombre d'enfants à charge, nous avons pu nous occuper nous-mêmes de nos « anciennes », *non sans faire appel*, bien entendu, à des organismes locaux compétents.

Aucune fille ne quitte Brécourt — à moins que ce soit par évasion... ce qui peut arriver ! — sans pécule et sans trousseau et sans être assurée d'un logement, d'un travail et d'un appui moral. C'est

bien le moins que l'on puisse faire si l'on a la prétention de rééduquer !

Les demi-mesures sont inadmissibles, car il ne s'agit pas seulement de la guérison du mal existant ! Il s'agit de voir plus large et plus loin et de lutter efficacement contre les *causes mêmes* de la délinquance : la rééducation *authentique* des filles aura sa prolongation dans leurs futurs enfants et réduira, je l'espère, le nombre des jeunes délinquants.